

font, ils le font malgré eux et par conséquent mal. Est-ce bien là un acheminement vers la dégradation que William Cobbett reproche aux masées anglaises ? Est-il temps que nos législateurs pensent à porter remède à cet affreux état de choses ? Est-il temps qu'ils pensent à éloigner la situation de ce qu'on nomme les *pauvres* capables de travailler, la situation, dis-je, où l'homme le plus industrieux sera dans l'impossibilité de maintenir sa famille en santé et avec décence ? Qu'on ne me parle pas de ces hommes riches et apparemment généreux, qui prêchent l'économie politique, qui sont prêts à avancer une misérable somme au pauvre laborieux, et qui se plaignent de l'apathie des hommes après avoir profité de leur industrie et les avoir mis sur le pavé quand les forces physiques leur manquent pour travailler. Ces prétendus philanthropes sont les grands auteurs des vices, parce qu'ils en profitent : je pourrais en citer de tristes exemples connus de tout le monde !—Cobbett range donc une bonne nourriture acquise par ses propres efforts, non par l'aumône, parmi les premières choses nécessaires pour que la masse du peuple puisse vraiment parvenir à cette indépendance réelle sans laquelle, au milieu des institutions les plus libérales, les plus républicaines, elle serait esclave. Il recommande en premier lieu la brasserie, non pas les grandes manufactures, mais la bière faite dans chaque maison, et il en donne une description si simple et si claire, que je ne saurais m'empêcher d'en profiter et quelquefois même de le citer textuellement.

Il se plaint de l'usage immodéré du *thé* ; malheureusement cette plainte commence à être bien fondée en Canada aussi. Le thé dit-il, n'a pas de force utile ; il ne contient rien de nutritif ; non seulement il n'est bon à rien, mais il fait du *mal*, en empêchant dans beaucoup de cas de dormir, et dans tous les cas il affaiblit les nerfs. C'est, dit-il, une espèce de laudanum affaibli, qui anime d'abord et tue ensuite. S'il ne donne pas de force au corps, il n'est bon à rien. Mais il s'agit de comparer le coût du thé avec celui de la bière, et le calcul de William Cobbett est admirable et juste même en Canada. C'est à une année de 365 jours qu'il applique sa comparaison, que je modifierai seulement quant aux prix des choses en Canada. Admettons donc qu'une livre de thé ne coûte que 4 chelins, le sucre 15 sols, le lait 2 sols par quart de gallon ; le prix d'un canard 3 chelins, d'une théière 20 sols, six tasses et autant de soucoupes 2 chelins et demi et six cuillers d'étain 36 sols ; pour le feu nous comptons 1 sol par jour, ce qui pour 200 fois ferait dix francs en supposant qu'on ne fasse pas deux fois par jour du thé frais. Après cela il faut compter le *temps* qui se perd par cette manufacture et consommation de thé, et demandez à toute femme de ménage qui met elle seule la main à l'œuvre, si elle a besoin de moins de deux heures pour allumer le feu, faire bouillir le canard, laisser tremper le thé, remplir la théière, laver la vaisselle et la table, balayer la cuisine et remettre les choses à leur place. Mais soyons libéraux et croyons qu'une bonne femme de ménage puisse faire cette besogne deux fois par jour pendant les 365 jours de l'année en *une* heure ; elle perdra trente journées (à 12 heures) dans son année, c'est-à-dire un mois sur douze, sans compter le temps que perdent le mari et les enfans en état de travailler, pour attendre ce thé. En pensant à tout cela on n'est certainement pas

surpris de voir les journaliers et leurs enfans avec des chemises sales et des bas troués. Ensuite le temps ainsi perdu est le meilleur temps de la journée, la matinée, dont une heure vaut deux de l'après-midi ; et lorsque le canard et la théière disparaissent, la matinée est tellement gâtée, que l'ouvrage traîne en languueur pour le reste de la journée. Si la mère elle-même doit se rendre au champ, elle ne peut y être en été que lorsque le soleil est déjà haut ; elle a à combattre toute son ardeur, au lieu de profiter du frais pour son ouvrage et de se trouver dans la maison pendant la grande chaleur. Et malgré tout cela il faut qu'elle retourne de bonne heure, car elle doit chauffer le thé qui lui reste du déjeuner ; elle allume la chandelle pour faire du feu, la chandelle que depuis la fin de Mars jusqu'à la fin de Septembre on ne devrait pas voir dans la maison.

Mais voyons le coût en argent du thé. Je suppose avec Cobbett qu'une livre de thé suffise à une famille de six personnes pendant 20 jours, ce qui ne fait pas une demi once le matin et le soir. Chaque repas exigera une demi pinte de lait, et admettons seulement trois livres de mauvaise cassonnade par livre de thé ; car le sucre du pays ne sert plus beaucoup surtout dans le voisinage des villes. Le coût se montera déjà à quelque chose ; mais on doit y ajouter par année au moins une théière, les tasses, les cuillers, qui se cassent ou se perdent. On y ajoutera aussi les trois ou quatre coups de rum que prend journellement le père et l'aîné des garçons ; car il faut qu'ils aient quelque chose de même, et la femme aussi, à moins que la famille ne soit dans la dernière misère ; et si en six semaines ils ne consomment pas leur gallon et demi, ils sont bien sobres ; s'ils consomment plus, ils sont des ivrognes. Le rum, j'admets, ne coûtera pendant ces six semaines que 9 francs ; nous aurons donc le compte suivant :

18lb. de thé	-	£3, 12s.	ou	86 livres 8 sols.
54lb. de sucre	-	1, 13, 9d	ou	40 " 8 "
365 pintes de lait	-	1, 10, 9	ou	36 " 18 "
La théière	- -	0, 0, 10	ou	1 " 0 "
Les tasses	-	0, 2, 6	ou	3 " 0 "
Les cuillers	-	0, 1, 6	ou	1 " 16 "
200 feux	-	0, 8, 4	ou	10 " 0 "
Les coups d'appétit	-	3, 3, 4	ou	76 " 0 "

C'est-à-dire en tout £10, 13 chelins ou 255 livres 10 sols.

Voyons ce que coûterait la bière faite chez nous, si on voulait en boire au lieu du thé. Dans une famille travaillante une *bonne* bière, qui a du corps et de la force est tout autrement utile que ce breuvage misérable. Aux enfans on n'en donne pas, la soupe, la bouillie ou quelque chose de même font mieux. Maintenant supposons que l'homme, sa femme et ses deux garçons consomment tous les jours, depuis le 1er. Octobre au 31 de Mars exclusivement, 4 pintes de bière par jour, 6 pintes en Avril et Mai, un gallon en Juin et Septembre et 10 pintes en Juillet et Août—et si cela ne suffit pas, il faut qu'ils aient un gosier de feu. On a donc pour l'année 274 gallons. Un minot de drêche ou malt fera selon Cobbett 18 gallons d'une meilleure bière qu'on n'en vend dans les brasseries. Avec 15 minots de malt on ferait donc la provision de bière nécessaire pour l'année. Un minot